

COLLIER REÇU EN HOMMAGE À UNE PATIENTE DÉFUNTE

C. 1990

PAR FRANÇOISE BARANNE

J'ai obtenu mon diplôme d'infirmière en 1983, à Tarbes. Arrivée à Paris en 1989, j'ai travaillé à l'hôpital Pasteur, dans un service de maladies infectieuses et tropicales.

Pendant trois ans, j'ai été prise dans une tourmente aussi difficile qu'initiatique. Quelque chose change en moi quand je prends en charge ces patients qui ne crient pas forcément leur mal, comme s'ils avaient honte de leur situation ; des patients qui préfèrent vivre seuls cette maladie décrite comme une punition divine, des patients qui souvent n'en parlent pas à leurs familles, des patients qui se considèrent comme victimes d'une contamination ou coupables d'avoir pu contaminer, d'avoir pu fauter. Au quotidien, je m'engage alors dans ces prises en soins globales.

Il m'est arrivé au cours d'un même week-end d'assister au décès de quatre patients que je soignais depuis longtemps. Deux dont je savais l'issue fatale très proche, deux autres dont l'état de santé s'aggravait subitement. Cette mort, que je pressentais lors de mes premiers jours de travail dans ce service, semblait loger ici en permanence. Les quelques traitements antirétroviraux montraient vite leurs limites. J'étais confrontée à des accompagnements compliqués pour lesquels je n'étais pas préparée. L'institution ne nous formait pas à cela. J'entrais dans une relation très proche avec ces patients, je me rendais aux mises en bière et j'accompagnais souvent, avec ma collègue, le cercueil jusqu'au départ pour leur dire au revoir. La distance était difficile à respecter, à cause, je pense, des spécificités de la maladie. Les protocoles de recherche clinique, synonymes d'espoir, nous étaient imposés, nous n'osions pas refuser. Il fallait aussi soutenir les familles et nous ne pouvions pas tout leur dire car certains patients ne le voulaient pas. Toute cette volonté de secret devait être respectée. Nous menaçait également le malencontreux accident d'exposition au sang. Il nous arrivait de nous piquer, d'autant qu'à l'hôpital Pasteur les protocoles de prélèvements étaient stricts mais le matériel pas toujours des plus récents en matière de prévention des risques.

Cependant, malgré toutes ces épreuves et bien des années plus tard, je sais que le sida m'a transformée, il a été un tournant dans ma vie professionnelle et dans mon histoire personnelle. Cette pathologie m'a permis de grandir. Ce petit cœur, orné d'un rubis central, m'a été offert il y a très longtemps par la maman d'une jeune femme, un peu plus âgée que moi et qui était décédée dans le service.

Ma collègue a eu droit au même bijou mais avec un saphir. Je le porte tout le temps. Peut-être que cette maman voulait que le cœur de sa fille continue de battre en nous. Pour moi, c'est un cœur qui me rappelle que je ne dois pas oublier de vivre, tout simplement.

Collier offert à Françoise Baranne en hommage à une patiente défunte, c. 1990 © Photographie Florian Kleinfenn
VIH/SIDA, L'ÉPIDÉMIE N'EST PAS FINIE ! Mucem, 15 décembre 2021 — 2 mai 2022

